

## Didier Grais

### Est-ce que ça sert, l'amour \* ?

Au printemps 1963, une chanson populaire avec pour titre cette question « À quoi ça sert l'amour ? », affirmait que « l'amour c'est décevant [...] mais à chaque fois on y croit <sup>1</sup> ». Lacan lors de son séminaire *L'Angoisse*, la même année, nous livrait lui ce bel aphorisme : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. » Quel est le ou plutôt quels sont les sens possibles de cet aphorisme ? Nous essayerons ici d'en faire un commentaire en restant dans le contexte de ce séminaire et surtout de son époque, car l'amour, Lacan en aura parlé tout au long de son enseignement.

Et tout d'abord, pourquoi Lacan a-t-il régulièrement transmis son enseignement par aphorismes ? Au point que souvent nous connaissons ces différents aphorismes, mais impossible de se rappeler dans quel séminaire ils se situent. Dans ce séminaire *L'Angoisse*, c'est Lacan lui-même qui utilise ce terme d'aphorisme et nous en livre la fonction lorsqu'il précise : « J'apporterai ici quelques formules, où je laisse à chacun de s'y retrouver par son expérience, car elles seront aphoristiques <sup>2</sup>. » Cette transmission par l'aphorisme est à distinguer de l'apologue, qui est un autre outil de transmission utilisé par Lacan, le plus connu étant dans le séminaire précédent, *L'Identification*, l'apologue de la mante religieuse.

L'aphorisme, lui, est une figure de style qui allie la concision d'une formule affirmative, voire impérative, et l'ouverture à des sens pluriels. « Aphorisme » vient du substantif grec *aphorismos*, qui veut dire délimitation, c'est-à-dire ce qui sépare du reste et détermine à la fois. Cela

\* ↑ Intervention au séminaire École 2025-2026, « Quelques aphorismes de Lacan », à Paris, le 4 décembre 2025. Pour cette séance : « Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir » (*Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209). Lors de cette soirée, Cathy Barnier, Dominique Marin et Sophie Pinot ont commenté ce même aphorisme, leurs textes sont publiés dans ce numéro.

1. ↑ É. Piaf, *À quoi ça sert l'amour ?*, paroles et musique de Michel Emer, 1962.

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 208.

deviendra donc par extension une sorte de définition mais brève. Du temps d'Hippocrate, les aphorismes étaient des conseils, des prescriptions le plus souvent sans appel et étaient déjà à l'époque une méthode d'enseignement. Le dictionnaire Littré, au XIX<sup>e</sup> siècle, le définit comme *une sentence renfermant un grand sens en peu de mots*.

L'aphorisme est donc plutôt bref, concis, borné mais étendu quant aux sens, souvent confondu avec la maxime, voire le proverbe, mais il n'a pas besoin de contexte car son énoncé est autosuffisant. Il y a aussi parfois quelque chose de presque oulipien (Ouvroir de littérature potentielle), voire de trait d'esprit, dans l'aphorisme. Il ne vient pas fixer une formulation, un savoir préétabli, mais viendrait plutôt proposer une articulation nouvelle de termes pour dégager un savoir nouveau.

Bien qu'il se présente sur le mode de l'assertion péremptoire, comme un énoncé autoritaire et fermé, il permet de transmettre d'un seul trait un savoir et son ouverture. Lacan utilisera plus tard, dans les années 1970, le terme de *mathème* pour transmettre son enseignement, qui est peut-être la forme la plus épurée de l'aphorisme, en passant d'une certaine manière du signifiant dans l'aphorisme, à la lettre dans le mathème ! Peut-on même avancer que l'interprétation analytique peut aussi se faire parfois sur le mode de l'aphorisme ?

Je vous propose donc aujourd'hui un sens parmi d'autres possibles de cet aphorisme.

Cette formule, « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir », Lacan l'adresse à ses auditeurs à propos des rapports entre hommes et femmes, afin qu'ils ne confondent pas le malentendu de structure avec leurs embarras personnels. Un aphorisme, dit Lacan, se distingue d'un développement doctrinal car « il renonce à l'ordre préconçu<sup>3</sup> ». Que cet ordre préconçu soit doctrinal ou temporel, l'aphorisme en est donc détaché, il vogue pour son propre compte. Cela explique peut-être alors ce que j'évoquais plus haut, que la plupart du temps on ne sait plus à quel séminaire se rapporte tel ou tel aphorisme.

Celui qui nous occupe ce soir vient juste après que Lacan a affirmé, à partir des travaux des femmes analystes anglaises (Barbara Low, Margaret Little et Lucy Tower), que « les femmes semblaient, dans le contre-transfert, s'y déplacer plus à l'aise<sup>4</sup> » et qu'elles semblent comprendre très bien ce qu'est le désir de l'analyste.

3. ↑ *Ibid.*, p. 209.

4. ↑ *Ibid.*, p. 202.

Cet aphorisme, Lacan le déduit du schéma de la division signifiante qu'il développe dès le début de cette année de séminaire, schéma de la constitution du sujet, *S*, c'est-à-dire sujet de l'inconscient, et de la production de l'objet *a*. Ce schéma, je vous le rappelle, n'est pas genré, il reste constitutif, côté homme et côté femme. Ainsi, c'est la question du sujet de l'inconscient qui est au cœur de cet aphorisme. Pour rendre compte de la constitution du sujet, Lacan écrit, juste avant dans ce séminaire, l'opération arithmétique de la division, en lui adjoignant les termes de jouissance, d'angoisse et de désir.

Je vais développer ici quelques évidences pour certains mais nécessaires à rappeler pour mieux saisir la place de cet aphorisme dans ce séminaire. Le sujet *S* hypothétique, sujet d'avant le langage, encore inconnu, inexistant si l'on peut dire, rencontre l'Autre, les signifiants de l'Autre primordial écrit *A*. À partir de cet Autre, le sujet *S* se constitue. Et l'objet *a* apparaît comme reste de l'opération, reste irréductible à la symbolisation au lieu de l'Autre. Le sujet divisé est produit en même temps que l'Autre se trouve marqué par une perte, il devient *A*. En 1963, la constitution du sujet dans sa relation à l'Autre est centrée autour de la fonction de l'angoisse et dans cette leçon même, Lacan réaffirme que « c'est par la voie de l'Autre que le sujet a à se réaliser<sup>5</sup> ». Certes, ce n'est pas nouveau mais fondamental pour écrire l'opération de division.

Dans ce schéma, Lacan ne part pas de l'amour, mais il part du sujet mythique de la jouissance et du grand Autre primordial, tout aussi mythique. Il part de l'hypothèse d'une jouissance de l'Autre qui serait première, jouissance qui sera entamée par la division qui elle-même produit et le *S*, et l'objet *a*. Le *S* est le sujet du désir, le sujet pris dans la chaîne signifiante, en relation dans le fantasme avec l'objet *a*. Petit *a* symbolise, dira Lacan, « ce qui, dans la sphère du signifiant, se présente toujours comme perdu, comme ce qui se perd à la signifiantisation<sup>6</sup> », c'est-à-dire à la prise par le signifiant. Or, dit Lacan juste après, « c'est justement ce déchet, cette chute, ce qui résiste à la signifiantisation, qui vient à se trouver constituer le fondement comme tel du sujet désirant<sup>7</sup> ».

Et bien sûr cela ne se fait pas sans angoisse. Angoisse à entendre ici, nous dit Lacan, dans sa fonction médiane entre jouissance et désir. C'est d'ailleurs souvent bien repérable, par exemple en début d'analyse, ces moments de fortes angoisses éprouvées par le sujet analysant lorsqu'il se

5. ↑ *Ibid.*, p. 203.

6. ↑ *Ibid.*, p. 204.

7. ↑ *Ibid.*

met à désirer... à désirer en savoir un peu plus. Cette division signifiante se fait donc au prix d'une restriction de jouissance. Condescendre au désir, c'est entrer dans le champ du signifiant, du symbolique, au prix du reste irréductible, l'objet *a* qui est aussi réserve de jouissance. L'objet *a* correspond à un retranchement de jouissance qui reste inaccessible. Ce n'est pas une renonciation à la jouissance mais l'indication que la jouissance sera marquée d'un déficit, qu'elle sera amputée, reprenant l'origine ancienne de condescendre qui signifiait « se laisser flétrir par », sans la valeur moderne de mépris dû à un sentiment de supériorité. Donc, selon Lacan lui-même : l'aphorisme se déduit de son schéma.

Dire que l'amour est seulement la sublimation du désir ne suffit peut-être pas, car alors, nous dit-il, son aphorisme se mordrait la queue, car le désir deviendrait à la fois le premier et le dernier terme et cela ne tiendrait pas compte de l'invention de l'objet *a* qui est inclus dans l'aphorisme. Le désir est le résultat de l'opération dans cet aphorisme, et seul l'amour qui est un fait culturel, « il ne serait pas question d'amour s'il n'y avait pas la culture<sup>8</sup> » selon l'expression de Lacan à la fin de ce même séminaire, donc seul l'amour peut être le premier terme de cet aphorisme. L'objet du désir n'est pas l'objet aimé. Petit *a* ne peut pas être métaphorique car il échappe à toute prise par le signifiant.

Mais de quel amour s'agit-il alors, quel amour peut permettre le passage de la jouissance au désir ? Si on peut parler du sujet du désir, on ne peut pas parler du sujet de l'amour... car on n'est pas sujet de l'amour, on ne peut être que la victime de l'amour, nous a déjà enseigné Lacan dans son séminaire l'année précédente, *L'Identification*. Il ne me semble pas qu'il s'agisse ici de l'amour versant imaginaire, c'est-à-dire l'amour des relations amoureuses les plus banales, faites de déceptions, d'amertume, de mensonges, voire de reproches permanents, c'est-à-dire quand le sujet réalise que l'autre n'est pas conforme à son imaginaire de l'amour. Il s'agit ici plutôt de l'amour qui vise l'être du sujet, le sujet de l'inconscient, le § du schéma de la division, comme nous l'avons vu.

Alors, nous pouvons avancer dans cet aphorisme en précisant que seul l'amour, en tant qu'il s'adresse au sujet de l'inconscient, au réel énigmatique de l'Autre, permet de renoncer à une part de jouissance de son symptôme pour consentir au jeu du désir réglé par l'objet *a*.

Lorsque Lacan énonce « seul l'amour », peut-on aussi y entendre « l'amour seul », c'est-à-dire que l'amour est toujours seul, car non

8. ↑ *Ibid.*, p. 210.

partageable, on ne partage pas son symptôme avec l'autre ! Et donc seul l'amour de l'analysant, l'amour de transfert uniquement, *versus* le désir de l'analyste, peut permettre que les signifiants adviennent, voire surprennent l'analysant lui-même, et conduisent à une issue où l'amour prendra un autre statut. Donc, avec ce « seul l'amour », on peut aussi avancer qu'il ne faut pas que se contenter de l'amour... mais apprendre à se servir de l'amour ? L'amour serait alors rabaissé au registre d'un outil, d'un moyen, comme dans l'amour de transfert, qui n'est rien d'autre qu'un moyen pouvant permettre à la compulsion de répétition de condescendre au désir, tout au long de la cure analytique, et dans différents registres cliniques.

La clinique de l'érotomanie est sans doute le paradigme de l'amour de transfert, car même si dans la psychose il s'agit toujours de faire Un dans la relation amoureuse, dans l'érotomanie le sujet en a la certitude. Contrairement au névrosé, pour qui il s'agit d'un fantasme, qui a besoin de marques d'amour, pour l'érotomane, faire Un avec l'objet d'amour est une promesse qui adviendra bien un jour. L'acte de l'analyste est alors peut-être de pouvoir mettre à distance cette certitude le plus longtemps possible.

Nous pourrions aussi évoquer l'amour de Nora pour Joyce. Lacan disait de Nora, « il faut qu'elle le serre comme un gant<sup>9</sup> » pour compenser ce laisser-tomber du corps chez Joyce. Et pourtant Nora, selon Lacan toujours dans la même phrase, « ne sert absolument à rien ». Ne veut-il pas dire ici qu'elle ne sert à rien d'autre qu'à serrer la jouissance de Joyce ? Elle contient ses excès de jouissance, répondant qu'elle le comprend quand il s'adresse à elle dans un langage obscène, par exemple. Je vous invite à l'occasion à lire ou relire la lettre de Joyce datée du 9 décembre 1909<sup>10</sup>. Autrement dit, Nora a une fonction de serrage qui fait tenir les morceaux épars de Joyce. Alors l'amour, dans cette relation entre Nora et Joyce, à la fois *serre* mais ne *sert* à rien d'autre, en tout cas pas à permettre à la jouissance de Joyce de consentir à son désir d'écrire.

On peut, il me semble, vérifier aussi dans la clinique quotidienne de la névrose, la valeur de cet aphorisme au sens où l'amour permettrait de tenir compte de l'autre et de ne pas s'arroger le droit de jouir du corps de l'autre.

Tel ce patient tiraillé entre deux femmes, incapable de choisir, entre amour et désir, venu rencontrer un analyste pour tenter de se réconcilier avec cette disjonction : aimer une femme à condition de ne pas la désirer. Il explique pourquoi il n'a jamais pu aimer une femme par le fait qu'il a été idolâtré par sa mère. Il a pu désirer des femmes, mais après l'amour que sa

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 84.

10. ↑ J. Joyce, *Lettres à Nora*, Paris, Payot Rivages, 2012, p. 143.

mère lui a porté, toute rencontre était fade par rapport à la « promesse de l'aube » que la mère a faite à cet homme. C'est dans son livre *La Promesse de l'aube* justement que Romain Gary illustre très bien cela : « *Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances [...] Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine* <sup>11</sup>. »

Je termine ici, mais sans conclure, justement pour permettre peut-être à cet aphorisme de condescendre à une ouverture : l'ouverture possible sur la question du désir de l'analyste, dont la seule preuve ne peut se retrouver qu'à travers son acte.

---

11. ↑ R. Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2009, p. 286-287.